

Sotha Ier suivant une coutume fréquente qui se reproduisit souvent dans l'histoire du Cambodge, abdiqua pour entrer en religion, plaçant la couronne sur la tête d'un enfant de huit ans. Il s'ensuivit d'âpres dissensions dans la famille royale, dont les Siamois s'empressèrent de profiter. Leur roi, Prah Naret, avait juré de se venger ; mais il fallait se débarrasser des puissantes divinités gardiennes de Lovêk. Pour cela, deux bonzes siamois se rendirent auprès du roi khmer. « Ils lui firent prendre des médecines qui le rendirent fou. Se sentant malade, le roi demanda l'explication de ses souffrances aux deux bonzes qui en attribuèrent la cause à la présence du Bouddha... Le monarque aussitôt s'empressa de faire venir des ouvriers qui détruisirent en partie l'image vénérée du Bouddha, et les bonzes se hâtèrent de porter à Siam la nouvelle de cette profanation (2). »

Le roi du Siam dut s'y prendre à deux fois pour s'emparer de Lovêk. Les versions cambodgiennes disent que, au second siège, le roi siamois « revint et fit tirer des canons chargés de pièces d'argent que les Cambodgiens s'amusèrent à ramasser. Pendant qu'ils étaient occupés à satisfaire leur cupidité, il pénétra dans la ville avec ses troupes. Suivant les autres, celle-ci était à cette époque entourée d'un rideau de bambous épais et favorable aux embuscades. A la première attaque, rencontrant de grandes difficultés à en déloger l'ennemi, l'envahisseur aurait fait lancer par son artillerie des pièces de monnaie dans ce fourré, puis il aurait levé le siège. Les Cambodgiens se seraient alors empressés de raser les bois de bambous pour y chercher l'argent siamois, et Prea Norès en revenant trouva libres les abords des remparts qu'il enleva dès lors facilement (3)(Fp121) ».

Il est probable que les Cambodgiens ont modestement copié les versions de leurs vainqueurs, car Christobal de Jaque, qui tenait le récit des aventuriers Blas Ruiz et Diego Belloso, témoins des événements, dit que, dans sa fuite pour gagner le Laos, le roi cambodgien « avait été pourchassé de si près par les Siamois, qu'il avait semé de l'argent sur les bords du fleuve pour gagner de l'avance pendant qu'ils les ramasseraient (1) ». L'auteur européen contredit par là, également, la version locale selon laquelle le monarque siamois aurait fait trancher la tête de Sotha Ier et se serait, afin de s'en laver les pieds, « fait présenter son sang dans une coupe d'or pendant que les trompes de guerre sonnaient dans le palais »

L'exemple est net de l'incertitude des chroniques cambodgiennes ; presque toutes, et les siamoises aussi, donnent des dates fausses pour cette prise de Lovêk qui eut lieu, suivant l'auteur européen, en 1593. Lovêk prise, le souverain et son père, ayant fui au Laos, un de leurs parents se proclame Roi. C'est alors qu'apparaissent dans l'histoire du pays le Portugais Diego Belloso et l'Espagnol Blas Ruiz de Hernan Gouzalez.

Après de nombreuses aventures qui avaient suivi pour eux la prise de Lovêk, ils avaient débarqué à Manille, où ils avaient eu promesse d'une expédition au Cambodge. Eux-mêmes, prenant les devants, arrivèrent non sans peine en pays khmèr avec une petite troupe d'Espagnols et de Japonais chrétiens. Ils y trouvèrent l'usurpateur qui, leur diton, voulait leur perte: ils résolurent « de vendre chèrement leur vie ». Les Espagnols « passèrent deux rivières et ayant mis en déroute les gardes qui étaient sur le pont d'une des rivières, arrivèrent au palais à deux heures de la nuit et l'attaquèrent comme s'ils eussent été des lions.

Ils renversèrent les murs, abattirent les cloisons, assaillirent les tours, enfoncèrent les portes, tuèrent les hommes et allaient semblables à la foudre du ciel. Le roi s'enfuit avec ses femmes, une balle l'atteignit et il perdit la vie. Il se livra un tel combat que (Fp122) la terre foulée par les Castilas en trembla, épouvantée de ce qui arrivait. Le soleil parut et l'on vit le mal causé : les palais détruits, la terre jonchée de morts, les rues rougies de

sang, les femmes poussant des clameurs, les unes pour leurs maris, les autres pour leurs fils, d'autres encore pour leurs frères et la ville était telle qu'il semblait que ce fût Rome brûlant, Troie anéantie ou Carthage détruite. Ce ne sont pas là des exagérations : ce sont des vérités pures et simples ; et ce n'est pas encore tout ce que les quarante et un Castilas firent de plus fort ». Les Espagnols eurent alors à subir l'assaut d'ennemis « en si grand nombre qu'ils semblaient être des nuées de sauterelles couvrant la terre. On ne voyait autre chose en l'air que des arcs, des flèches et des traits, plus drus que la grêle (1) ». La petite troupe parvint à passer le Mékong avec les ennemis à sa trousse. « Les Cambodgiens avaient à leur tête un Indien très courageux ; il portait un bracelet d'or qui ressemblait à un serpent enroulé, garni d'os de caïman et d'autres animaux. Il était superstitieux et, croyant que grâce à ce bracelet il ne pouvait mourir, il se précipitait tel un lion, mais les Castilas le désabusèrent vite car l'un d'eux avec une hallebarde l'ouvrit par le milieu. Les Cambodgiens en demeurèrent -si décontenancés qu'ils s'enfuirent tous, et bien que volant plutôt qu'ils ne marchaient, il leur semblait qu'ils demeuraient sur place. Les Castilas restèrent maîtres du terrain et regagnèrent leurs bateaux (2). »

L'expédition espagnole arriva sur ces entrefaites, mais son chef força les aventuriers à rendre le butin et s'en alla avec eux, déposant au Tonkin Diego Beloso et Blas Ruiz. Tous deux rejoignirent par terre le Laos, « ayant souffert maintes difficultés (3) » dans ce long voyage ; ils ne trouvèrent plus que le fils cadet du roi fugitif, prince qu'ils ramenèrent au Cambodge et établirent sur le trône. Le nouveau roi leur donna, à chacun, une province en apanage. Les deux favoris, haïs pour des causes diverses, demandèrent bientôt à Ma(Fp123)nille une nouvelle expédition espagnole, qu'ils attendirent avec une anxiété croissante. L'expédition arriva, mais les vaisseaux furent brûlés, les hommes - et les deux aventuriers avec eux - furent tués par les Malais.

Ainsi, au xv^e siècle, Portugais et Espagnols, prêtres et aventuriers, intriguent au Cambodge. Les Portugais y revinrent assez nombreux pour que l'on trouve encore des familles cambodgiennes qui portent le nom de leurs lointains aïeux.

D'autres étrangers jouent vers ce moment un rôle important dans la politique du pays : les Chams ; ils fuient leur patrie agonisant sous la poussée des Annamites venus du Nord, et ces réfugiés qui arrivent nombreux au Cambodge y fomentent fréquemment des révoltes avec l'aide de leurs coreligionnaires musulmans, les Malais.

Les Annamites, voisins maintenant par la conquête du Champà, commencent au début du xviii^e siècle d'intervenir au Cambodge. Le roi Chey Chetta II épousa solennellement une princesse annamite et s'appuya sur les compatriotes de sa femme pour résister contre les Siamois, Dès lors, les Siamois couronnant des rois, les Annamites soutenant des prétendants au trône, prendront le malheureux pays khmèr comme champ de batailles.

Sous l'influence de sa femme, Chey Chetta II permit aux Annamites de fonder des comptoirs dans le Sud, dans la région de Saïgon actuel : c'était le début des empiètements annamites, et ceux-ci eurent tôt fait d'évincer les Cambodgiens du territoire si imprudemment accordé.

A la mort de Chetta II, les luttes intestines reprirent. Les Hollandais avaient apparu au Cambodge pour y commercer, et les renseignements qu'ils ont laissés donnent quelques bases solides pour l'historique de la période. Période trouble de meurtres, où les histoires de femmes se mêlent aux rivalités pour le pouvoir; exécutions à coups de fusils, étouffade entre deux coussins, ce qui est plus conforme à la tradition qui veut que ne soit point versé le sang royal : tout est bon.

Au milieu du xviii^e siècle règne Rama l'Apostat qui, sous l'influence d'une chame, se fit circonci et favorisa les Mu(Fp124)sulmans chams et malais. Il persécuta les Hollandais, et en fit assassiner un grand nombre, avec leur commissaire Pierre de Regemortes (1643). La lutte s'engagea avec les Néerlandais, que termina, en 1650, un traité de paix et de commerce.

Des soulèvements furent provoqués par les princes évincés. Battus malgré l'aide siamoise, ils reçurent de la veuve annamite de Chetta II le conseil de solliciter l'aide de l'Annam. Son prince, trop content du prétexte, envahit le Cambodge. Il avait, semble-t-il, l'habitude de mettre en cages de fer ses illustres prisonniers ; l'ayant fait pour le roi du Champa qu'il avait vaincu, il recommença cette pratique si commode pour Rama l'Apostat, qu'il emmena en Cochinchine avec la reine et un butin immense (1659).

Les rois se succèdent alors avec rapidité au Cambodge, leurs règnes étant tôt finis par des assassinats, et les Annamites, comme les Siamois, interviennent fréquemment dans ces interminables dissensions.

En 1675 monte sur le trône Chey Chetta IV. Il lutte contre le « second roi » Ang Non qui, avec les Annamites, avait fait tuer le monarque précédent, et, avec l'aide des Siamois, le chassa en Cochinchine.

En 1680, parurent à Tourane, montés sur une cinquantaine de jonques, des Chinois, partisans des Ming, qui fuyaient les Mandchous. L'empereur d'Annam s'en débarrassa hâtivement en les expédiant dans les provinces du Cambodge Sud, les régions actuelles de Saïgon, Bien-Hoa, Mytho, où Chetta II avait permis l'établissement de comptoirs annamites ; et leur aide fut précieuse pour l'éviction des Cambodgiens. Doudart de Lagrée commente ainsi cet événement : « L'empereur réalisa du même coup trois excellentes opérations : la conquête d'une partie du Cambodge, l'expulsion de ses habitants, et enfin il se débarrassait de ces inquiétants Chinois (1). » D'autres émigrés chinois allèrent s'installer sur les bords du golfe du Siam, ayant à leur tête, un nommé Mac-cuu, « aussi rusé qu'habile », qui « s'empara du littoral pour écumer la mer, amassa des richesses par ses rapines, et(Fp125)se fortifia dans Hattien d'où il rendit hommage à la cour de Hué, en 1715. Celle-ci le nomma en retour gouverneur et général en chef, et prit ainsi pied indirectement au cœur du Cambodge (1) ». A sa mort, cet aventurier transmettait à son fils Mac-tong « une puissance absolue sur le pays de Hattien devenu très-prospère grâce à des déprédations de toute nature. Car ces gouverneurs chinois paraissent avoir été de vrais pirates, pillant sur terre et sur mer pour le compte de Hué (2). »

Un siècle plus tard, Mouhot conte comment, dans la même région, un autre aventurier chinois vivait de piraterie, et comment le Roi d'alors, « soit par crainte, soit pour se l'attacher et être protégé des Annamites en cas de besoin, le nomma garde-côtes (3) ».

Quant aux Chinois envoyés dans l'actuelle Cochinchine, ils aidèrent le rebelle Ang Non à s'emparer des provinces actuelles de Soc-Trang et Tra-Vinh. Ang Non, montant sur Oudong, fut battu, et se réfugia au Nord-Ouest de PhnomPenh, à Srey-Santhor, où il éleva une citadelle.

Une nouvelle attaque contre Phnom-Penh ne valut guère mieux à Ang-Non ; il s'en alla quérir de l'aide auprès de l'Empereur d'Annam qui lui donna vingt mille hommes, et revint une troisième fois attaquer Phnom-Penh. L'abbé de Choisy, attaché à l'ambassade de Louis XIV au Siam, note dans son journal, en date du 19 novembre 1685 : « J'ai appris de M. Constance que la guerre de Cambodge ne va pas bien. Il y a deux Rois, l'un soutenu par le Roi de Siam, l'autre par le Roi de Cochinchine. Les Siamois ont été battus ; il y en a

cinq cens assiégés, qui mangent la terre, ne veulent point se rendre. On a envoyé ordre sur là frontière de faire tout marcher à leur secours. Les armées de ce pais-ci ne sont pas autrement bien disciplinées (4). » Néanmoins, Ang Non fut à nouveau battu; abandonné par les Annamites, il mourut quelques années plus tard dans la citadelle qu'il avait construite.(Fp126)

Pendant les années qui suivirent, Chey Chetta IV abdiqua plusieurs fois ; son premier successeur, Ang Em, renonçant à un métier si périlleux, lui rendit la couronne. Chey Chetta IV monté à nouveau sur le trône eut à lutter contre de nouvelles armées annamites qu'il battit mais les Annamites se cantonnèrent à Bien-Hoa et Saïgon dont ils ne délogèrent plus : « cette région fut, peu après, divisée en districts placés sous l'autorité d'un général annamite, établi à Saïgon (1). »

Abdiquant en faveur de son fils, âgé de douze ans, Chey Chetta IV dut bientôt remonter sur le trône, car le nouveau roi était trop jeune. Quand celui-ci eut seize ans, Chey Chetta IV put enfin vivre dans la retraite monastique à laquelle il aspirait depuis si longtemps et où il vécut « étranger à toutes les querelles et rivalités qui suivirent ». Ang Em, que nous avons vu renoncer à la royauté, le regrettant, voulut reprendre le pouvoir, et profita d'une révolte fomentée par des Laotiens. Vers 1704, la famille royale du Laos avait dû s'expatrier, suivie de 5.000 personnes ; on leur avait attribué des terres de la province de Bati, où ils se rendirent vite insupportables ; ils se révoltèrent lorsque le roi du Cambodge voulut les reléguer dans une île. Ang Em, en profitant, appelle les Annamites, et, avec l'aide des « sauvages » Kouys et Samrès marcha contre le roi qui dut fuir au Siam. Ang Em, s'installant à sa place, battit les Siamois qui voulaient ramener le monarque détrôné. Une flotte siamoise fut également battue par le Chinois Mac-Cuu, mais, une deuxième armée s'avançant sur Oudong, Ang Em signa un traité de soumission, que le Siam accepta, abandonnant à son sort le souverain détrôné. A partir de ce moment, les rois du Cambodge ont envoyé au Siam des fleurs d'or en signe de soumission. « Ceux qui ont voulu s'en dispenser ont vu les armées siamoises venir les rappeler à la raison (2). »

Ang Em abdiqua en faveur de son fils, Sotha III. Sous le règne de celui-ci, en 1730, « un laotien se disant inspiré, réunit autour de lui une bande de fanatiques et fit, au nom du Bouddha, un horrible massacre de tous les annamites(Fp127)qu'il rencontrait au Cambodge. Le roi dut envoyer une troupe armée pour disperser cette horde de furieux et rassurer la population annamite. » L'empereur d'Annam n'en saisit pas moins prétexte pour marcher sur Phnom-Penh. Battu, il revient avec une armée plus puissante mais, battu encore-, se cantonne à Vinh-Long et Mytho qu'il annexe, « en paiement, dit-il, des annamites massacrés parle fou laotien » (1).

Les luttes continuant dans la famille royale, les Annamites revinrent une nouvelle fois, au milieu du XIIIe siècle et s'emparèrent de Bassac (province actuelle de Soc-Trang), qu'ils annexèrent. Quelques années plus tard, le roi Outey II, pour « remercier » les Annamites qui l'avaient aidé à monter sur le trône, leur céda définitivement ces provinces.

Cependant, les Siamois connaissaient des moments difficiles ; en 1767, les Birmans prennent Ayuthia, qu'ils pillent et brûlent. Un métis sino-siamois s'empare du trône, installe la capitale à Bangkok et, comme le roi khmèr ne veut pas le reconnaître, le Cambodge est envahi par les troupes siamoises.

Pas plus que des malheurs siamois, le Cambodge ne sut profiter de la terrible révolte qui, depuis 1774, ensanglantait l'Annam. Outey II avait abdiqué en faveur de Préah Réam, un prince « de caractère entier et dur et d'humeur batailleuse (2) » qui haïssait fort les Annamites et que l'opinion rendait pour une bonne part responsable des discordes de

Cochinchine. Là s'était réfugié l'Empereur d'Annam, chassé de Hué par les rebelles ; au refus du roi khmèr de lui prêter aide, il marche sur Phnom-Penh, où il subit un échec désastreux (1776). Préah Réam poursuit la lutte sur Mytho et Vinh-Long, s'allie au Siam pour marcher sur le Laos. Mais le nombre des mécontents augmentait de jour en jour, et la révolte était imminente.

En 1778, Préah Réam avait fait tuer l'un de ses frères, Ang Than. Doudart de Lagrée conte ainsi le fait : « Ang Than était venu en visite chez le roi. Il faisait nuit et la chambre où ils se trouvaient n'était éclairée que par un(Fp128)cierge. Le roi fit examiner longuement à son frère le sabre d'un Malais qui était auprès de lui. Celui-ci retira la lame du fourreau pour,la lui montrer. Puis, subitement, la lumière fut éteinte, le roi se leva comme pour aller la rallumer,

et le Malais plongea son arme dans le ventre de Ang Than (1) ». Cet acte sanguinaire ne profita pas à son instigateur. Il dut revenir à la hâte de son expédition vers le Laos, mais les rebelles le prirent et le noyèrent. Ils placèrent sur le trône un enfant de six ans, Ang Eng. Les luttes pour la Régence s'engagèrent, et le Siam en profita pour envahir le Cambodge encore une fois. Ce malheureux pays ne dut son salut qu'à la folie du roi de Siam ; les généraux siamois en terre cambodgienne se hâtèrent de retourner chez eux pour avoir leur part du pouvoir.

Les mandarins khmèrs, eux, « se massacraient à tour de rôle. L'un d'eux, Béng, Régent et Premier Ministre, dut, vers 1790, s'enfuir avec le jeune roi Ang Eng, à Siam dont le monarque » lui fit couper un bout de l'oreille pour n'avoir pas entendu assez tôt le bruit de' la conjuration (2) ». Le roi de Siam fit ondoyer Ang Eng, « qui avait été élevé au trône quinze ans auparavant et qui n'avait jamais été qu'un instrument aux mains de ses ambitieux ministres. Une armée siamoise le ramena ensuite dans son royaume. Le premier ministre cambodgien, Bèn, mis à la tête de cette armée devait garder le gouvernement de Battambang, d'Angkor et des autres provinces à l'Ouest du Grand Lac, et relever dès lors du roi de Siam. Les provinces de Battambang et d'Angkor appartinrent ainsi au Siam et furent administrées par la descendance du traître (3) ».

Doudart de Lagrée commente ainsi le fait : « La cour de Bangkok affirme que, à cette époque, le roi Ang Eng lui offrit, en reconnaissance, Angkor, Battambang, et les petites provinces qui en dépendent. Le bon sens dit assez que si l'offre a été faite, elle a été forcée. Mais il est certain qu'aucun traité n'a été signé : le roi actuel et ses mandarins, la femme(Fp129) de Ang Eng (Ros, encore vivante), les vieillards consultés, tous l'attestent (1). »

Ang Chan, qui régna ensuite, n'avait que quatre ans à la mort de son père. Le Régent, lorsqu'il eut atteint sa majorité, l'emmena couronner à Bangkok (1806). « Ang Chan n'en demanda pas moins une sorte d'investiture à son puissant voisin de l'Est, Gia-Long, qui régnait en paix sur toute la race annamite, enfin unifiée pour la première fois après tant de luttes intestines. En 1807, le roi du Cambodge accepta de payer annuellement à l'empereur d'Annam un tribut d'éléphants, ivoire, cire, cardamome, etc. Fidèle à la politique de bascule que lui imposaient les circonstances et sa situation, il se crut de même tenu d'envoyer à-Bangkok, vers 1810, ses deux jeunes frères âgés d'une quinzaine d'années, avec une députation de grands mandarins et les cadeaux d'usage, pour assister aux funérailles du premier roi de la dynastie siamoise actuelle (2) ».

Le roi de Siam ayant alors conféré à ces jeunes princes des apanages cambodgiens vacants, Ang Chan se sentit atteint dans son autorité, et sévit énergiquement. Les luttes reprirent, entre Annamites aidant Ang Chan, et Siamois se portant au secours de

l'opposition ; deux fois, Ang Chan dut fuir chercher la protection annamite. Les Siamois prirent les provinces de Tonlé Repu et M'lu Prei, qu'ils gardèrent. Siamois et Annamites « négocient, affectent de déplorer les divisions qui troublent la famille royale du Cambodge et acceptent tacitement le 'rétablissement de l'autorité d'Ang Chan (3) », ramené dans sa capitale d'Oudong par les troupes annamites qui restent cantonnées à PhnomPenh.

Quand Ang Chan mourut, l'empereur d'Annam, voulant garder son influence, fit écarter du trône les princes trop dévoués aux Siamois, et le général annamite qui le représentait fit élire par le Grand Conseil la jeune princesse Ang Mey, qui « vécut dans une dépendance humiliante du man-(Fp130)darin annamite... et régna quelques années sous sa tutelle absolue (1). » Le dignitaire annamite mécontenta tous les fonctionnaires « en ordonnant de porter des pantalons, des robes longues, de tordre les cheveux en chignon, d'embrasser la religion des Annamites et d'aller chaque jour à son audience. Il donnait aux Khmers des titres annamites... ; faisait lever le peuple khmer des provinces pour l'enregistrer au corps de milice ; l'obligeait à cultiver des rizières et des jardins ; d'autres étaient organisés en satellites.

Tout le peuple cambodgien était vivement irrité de voir nommer (les phu, des huyen à côté de chaque gouverneur de province, ce qui visait à réduire tout le Cambodge sous la domination de l'Annam ». Le mandarin annamite avait, par ses manœuvres, opposé entre eux les princes évincés. Cela s'était terminé par la capture de l'un d'eux, mis en cage et expédié à Hué par l'Annamites qui l'y fit rejoindre bientôt « par la plupart des princesses et ministres du Cambodge (2) », tandis que le prince Ang Duong fuyait à Bangkok.

Les Khmers demandèrent au roi de Siam de leur renvoyer Ang Duong qui fut expédié avec le général siamois Bodin, et une flotte qui le débarqua à Kampot.

Ang Duong ayant finalement la victoire, prit le titre de roi. Les Annamites revinrent à la charge. «Le sort des armes fut assez longtemps indécis. A Baren, près de Lovêk, eut lieu la bataille des éléphants. Soixante de ces animaux de guerre, d'abord effrayés par les coups de feu, mais ramenés à la charge par les Siamois, se précipitèrent sur les Annamites et en firent périr deux cents. Ils enlevaient les hommes avec leur trompe, les frappaient de leurs défenses, et marchaient sur ceux qui étaient à terre. Les Cambodgiens ne perdirent personne (3). » Les négociations, « coupées d'escarmouches sanglantes (4) » furent longues entre Annamites et Siamois. Mais enfin, les princesses et ministres prisonniers furent solennellement ramenés avec le Glaive sacré et les attributs(Fp131)royaux tandis que les Siamois ramenaient les Annamites qu'ils avaient faits prisonniers.

Ang Duong fut couronné en 1847 par les représentants du Siam et de l'Annam. En 1854, il envoya l'un de ses ministres, métis portugais, auprès du Consul de France à Singapour pour demander aide et assistance, et pour obtenir l'envoi d'un ministre plénipotentiaire qui signerait un traité d'alliance ; mais ce ne fut que sous le règne de son successeur Norodom, monté sur le trône en 1860, que fut établi le Protectorat.

Le Cambodge était alors considérablement réduit, et le peuple khmer épuisé par les déportations et les massacres. Dans un de ses rapports Doudart de Lagrée écrivait : « Des deux côtés du Lac les populations ont presque disparu aujourd'hui par suite des discordes civiles et des invasions siamoises. Kompong-svai a moins souffert étant plus éloigné des centres de guerre. Mais Pursat, route habituelle de l'invasion, a été complètement épuisée et cette malheureuse province, quoique fort étendue, renferme à peine quelques milliers d'âmes. Par la violence ou par la ruse, les peuples ont été transportés à Battambang, et plus loin, sur la route de Bangkok... A Kompong-svai comme

à Pursat et à tous les points de la route, j'ai interrogé des témoins oculaires de ces invasions siamoises, véritables fléaux périodiques de ces contrées. Tout était ravagé et dévasté, les villages pillés et brûlés. Le mandarin de Kompong-svai, me montrant les arbres fruitiers des plaines, m'affirmait que pas un d'eux n'était plus ancien que la dernière invasion (1) ».

Plus frappant encore est un proverbe populaire où le Cambodgien décrit sa misérable situation : « Il meurt comme un serpent, il vit comme une grenouille. »...**Fin Premier Partie.**

Note

France le 02.06.2001

Mœurs et Coutumes des Khmers

LA MÊME LIBRAIRIE

H. HABIB AYROUT S. J Moeurs et Coutumes des Fellahs. Préface d'André Allix, professeur à l'Université de Lyon. 25 fr.

PAUL BRUNTON L'Inde secrète. Préface de sir Francis Youngliusband, ancien général de brigade de l'Armée des Indes, ancien président de la Société royale de Géographie de Londres

MARTIN BLOCK Moeurs et Coutumes des Tziganes. Traduction française par Jacques Marty, diplômé de l'École des Hautes Études 27 fr

B.-H. CHAMBERLAIN professeur retraité de l'Université impériale(le Tokio. - Moeurs et Coutumes du Japon 45 fr.

Capitaine H. DETZNER Moeurs et Coutumes des Papous. Quatre ans chez les Cannibales de la Nouvelle-Guinée, 1914-1918 Prix 22 fr

W. ROBERT FURAN La Vie en Malaisie. Singapour. Malacca. Bangkok. Sumatra. Java. Bal-27 fr.

E. F. GAUTIER professeur honoraire de l'Université d'Alger. : Moeurs et Coutumes des Musulmans. Ouvrage couronné par l'Académie française 30 fr.-

DAVID MACDONALD agent commercial britannique au Thibet pen dant 15 ans. - Moeurs et Coutumes des Thibétains. Préface du - comte de Ronaldshay, ancien gouverneur du Bengale, président de la Société royale de géographie 30 fr.

Général GEORGE MAC MUNN Moeurs et Coutumes des basses classes de l'Inde -27fr

Tempête sur l'Inde. Les Activités Secrètes et l'Intelligence Service aux Indes depuis la Guerre Mondiale 22 fr.

B. MALINOWSKI professeur d'anthropologie à l'Université de Londres. Moeurs et Coutumes des Mélanésiens. Trois essais su la vie sociale des indigènes trobriandais 27fr

HERMANN NORDEN A travers l'Indochine 27 fr.

Dr A. PANNETIER Notes cambodgiennes. Au coeur du Pays Khmèr 6 fr. 60

- CARL R. RASWAN Au Pays des Tentés noires. Moeurs et Coutumes des Bédouins 22
fr.
- ARTHUR-H SMITH Moeurs curieuses des Chinois. Chinese characteristics 0 fr.
La vie des paysans chinois 36 fr.
- C. WALSH ancien juge à la Haute Cour d'Allahabad. – Mœurs criminelles de l'Inde 22
fr.

CHAPITRE III

Organisation du Palais. - Les Brahmanes et l'Épée Sacrée. - Arme du Roi du Feu et ivoires des Nuages-amoncelés au - Astrologues et devins. - Baptême d'un prince et Tonte de la Houppes. Cérémonie du mariage. - Le Sacre. - Mort du roi ; fêtes des funérailles. - Anniversaires. - L'eau du Serment. - Exorcismes de fin d'année. - Les dieux portent la Sainte Tête autour du Mont Meru ; les humains tournent autour des tas de sable. - Les premiers labours et le roi d'occasion. - La retraite de Vichnou. - Étude de la Fête des Eaux.

Avant de commencer ce chapitre, je ne crois pas inutile de dire que je n'ai presque rien vu de ce qui y est décrit. Sous le règne de Sisowath, j'ai eu toutes facilités pour assister aux cérémonies, mais je ne suis, à cette époque, restée que peu de temps au Cambodge, et j'étais trop jeune alors pour faire les observations nécessaires. Depuis ' je n'ai jamais pu obtenir l'autorisation de voir des fêtes autre chose que ce que tout le monde peut en voir. C'est donc à la très grande obligeance de L. L. A. R. les princesses Yukanthor, fille et petite-fille de Norodom, que je dois les renseignements inédits qui se trouvent ici.

Il existe au Palais des cérémonies qui remontent peut-être au temps de la splendeur d'Angkor ; mais beaucoup sont empruntées à la cour siamoise qui les avait elle-même imitées des rites khmèrs ; il est pour ainsi dire impossible de faire la démarcation entre ce qui a été transmis directement et ce qui est revenu par voie d'emprunts.

On se tromperait en imaginant la cour cambodgienne comme une cour européenne. Ici, il n'y a pas de noblesse : il y a les descendants de roi jusqu'à la cinquième génération; il y a les fils et filles, petits-enfants, cousins du souverain régnant ; et fort nombreux sont les princes de sang, étant donnée l'importance des harems royaux. En dehors de cela, il n'y a que la roture, et beaucoup de personnages importants ont encore des attaches paysannes récentes.

Enfin, il y a toute une famille de prêtres reconnaissables à ce qu'ils portent chignon, et ad descendant, selon la tradition, des brahmanes qui furent chapelains royaux : les (Fp132) Bakou. Ceux-ci peu-vent épouser des princesses de sang, et si, par extraordinaire, il n'y avait plus d'héritier au trône, l'un des leurs serait nommé roi. Ils reçoivent l'enseignement des bonzes dans leur jeunesse, mais restent les servants des anciennes divinités çivaïtes ; ce sont eux qui président aux cérémonies royales ; ce sont eux qui ont la garde du Trésor royal.

De ce Trésor, l'objet le plus important est l'Épée Sacrée, le palladium du royaume. Une tache de rouille sur la lame serait indice d'événements graves ; sortir entièrement l'Épée de son fourreau, sans rites propitiatoires, amènerait des catastrophes ; mais les bakous la sortent régulièrement chaque mois, un mardi et un samedi - jours des planètes Mars et Saturne - pour l'examiner et la nettoyer.

L'Épée Sacrée est mentionnée dans l'histoire. Tchou Ta-kouan dit que Çrindravarman obtint le pouvoir parce que sa femme, fille du roi régnant, lui apporta l'épée d'or. M. Coedès pense que l'Épée Sacrée serait d'origine siamoise. J'avoue humblement ne pas être convaincue et surtout par l'un de ses arguments selon lequel, sur un bas-relief d'Angkor Vat, le roi et les princes portent le poignard tandis que, seul, un dignitaire qui ne semble pas avoir un rang particulièrement éminent, tient une épée (1) ; de nos jours, lorsque le roi sort avec l'Épée, c'est un fonctionnaire qui la porte, et le fait qu'il n'y a sur le bas-relief qu'une seule épée représentée me semble digne d'intérêt. Quoi qu'il en soit, chez les Moïs, le Roi du Feu possède une arme sacrée qui aurait, selon les Cambodgiens et les Chams, « appartenu à leurs anciens rois », et les Moïs possèdent encore des

trésors que leur ont confiés les rois Chams en fuite devant les Annamites. L'arme du Roi du Feu est symbole du Feu; des calamités innombrables s'abattaient sur le monde si elle était mise à nu. Elle est aussi la foudre, comme paraît l'être le Glaive-des - Nuages-amoncelés -au-Ciel, l'un des trois Trésors des Empereurs du Japon. Le glaive « aurait été trouvé par le frère de la déesse du Soleil, le turbulent Susa-no-o, dieu(Fp134)de la tempête, dans la queue d'un serpent immense qui dévorait chaque année l'un des enfants d'un couple de deux vieillards (1). »

En dehors des bakous, certains personnages jouent un rôle important dans les cérémonies. Ce sont les Hora, les astrologues, qui, au nombre de quatre actuellement, établissent le calendrier et décident des jours et heures fastes pour l'accomplissement de certains actes importants, comme, par exemple, le départ d'un prince pour l'étranger. Il y a également les Achar, versés dans les rites, et plus particulièrement dans la science des exorcismes ; j'y verrais assez volontiers les successeurs d'une ancienne religion préhindoue, subsistant auprès des autres prêtres comme les Brahmes ont subsisté auprès des ministres du Bouddha.

Naguère tout-puissant, ayant droit de vie et de mort sur mes sujets, le roi était l'objet de nombreux tabous. On a peine, en le voyant de nos jours choisir bourgeoisement une nouvelle auto dans un garage, à imaginer qu'il y a si peu de temps, quiconque touchait le roi, même pour lui porter secours, était passible de mort. Les pieds nus de Sa Majesté ne devaient pas toucher le sol ; le sang royal ne devait pas être versé - on exécutait les princes de sang en les assomant avec des bûches de santal - par crainte, pense M. Coedès, que « les pieds du roi-soleil, et à plus forte raison son sang, ne brûlent la terre et causent toutes sortes de calamités. »

Nombreuses sont les cérémonies à la cour; puisqu'il me faut bien suivre un ordre, je vais d'abord décrire les célébrations occasionnelles qui marquent la vie d'un roi, puis dépeindre les rites annuels.

Trois jours après la naissance d'un prince, la sage-femme invoque les dieux - les Tevoda - et la mère remercie son accoucheuse. Un mois après la naissance, c'est une grande fête de baptême et de relevailles tout à la fois, où sont(Fp135)conviés parents et amis. Des bonzes commencent par des prières. L'un d'eux asperge ensuite l'enfant tenu par une gouvernante, et enfin la mère, l'assistance. Il se sert pour cela d'une feuille de cassia nommée phnau en cambodgien, feuille qu'il trempe dans une eau aromatisée de quelques tranches de citron et contenue dans un vase de bronze. Puis un bakou récite les prières brahmaniques tandis que sonnent les conques. Il ondoie l'enfant au front et aux paumes avec une eau lustrale mêlée d'huile, de santal, d'eau de roses et de poudre d'une pierre dite Yî-hun. Ceci fait, il place une feuille de phnau derrière l'oreille du bébé, une feuille derrière l'oreille de la mère. C'est alors qu'il donne son nom à l'enfant. Le roi, s'il honore la réunion de sa présence, place sur la poitrine du petit prince une plaque d'or sur laquelle est inscrit le nom donné. La fête a toujours lieu après la tombée de la nuit ; elle se termine par un festin et des spectacles.

Lorsqu'un prince arrive à l'âge de neuf à dix ans, on lui coupe solennellement la petite houppe de cheveux ménagée au sommet de son crâne, tout le reste étant tondu depuis la naissance. L'établissement de la date de cette fête est compliqué - il y a des âges, des jours, des mois, des heures néfastes. La solennité débute par une grande procession autour de la ville, le périple étant renouvelé trois jours de suite. Le jeune héros du moment est promené sur une litière d'or que des hommes tiennent sur leurs épaules ; il est vêtu du costume traditionnel tout brodé d'or, et d'un sampot lamé, de la couleur de la planète dominante. J'ai gardé un délicieux souvenir de la petite princesse Monikessan, immobile,

la peau poudrée de safran, ce qui lui faisait un teint d'or pâle - couleur des dieux -, la riche dalmatique d'or laissant à nu l'épaule droite et les bras chargés de lourds bracelets., sa jupe de brocard à fond mandarine, - couleur de la planète Mercure qui dominait ce jour là - découvrant les chevilles ceintes d'épais anneaux d'or et les pieds chaussés de mules pointues. Consciente de sa dignité, elle ne détournait pas sa tête couronnée d'un diadème, et, seul, un imperceptible sourire marquait son amusement de nous voir(Fp136)toujours au premier rang de la foule à prendre des photographies.

Au début de la procession viennent des personnages déguisés ; je pense qu'ils devaient autrefois être chargés d'attirer sur eux les malheurs. Ceux que j'ai vus étaient les acteurs de l'une des troupes de Phnom-penh , il y avait un roi nègre, des sauvages tatoués et vêtus de raphia, des moukères... ; il y avait, dans une cage, un singe blanc, qui était un enfant recouvert de kapok. Puis, à l'intérieur de la double file d'hommes vêtus de rouge et portant des étendards reliés par une longue corde, la musique royale, la garde royale - uniforme blanc, béret, ceinture et molletières bouton-d'or -, des délégations chinoises et malaises avec leurs orchestres, des- hommes jouant de tambours semblables à d'immenses vases à long col. Venaient ensuite des fonctionnaires du palais portant chacun le triple faisceau de rotin, symbole d'autorité, les ministres et fonctionnaires du palais revêtus de la traditionnelle tunique de gaze aux galons d'or. Précédant la litière de la princesse, marchaient d'autres fonctionnaires, avec un justaucorps vermillon ou bleu électrique, et coiffés de cet étrange bonnet, tel un blanc calice de fleur, tige en l'air ; tous tenaient en main une fleur de lotus, comme une tulipe en papier rouge. La litière était entourée d'écrans haut-levés qui protégeaient la princesse des rayons, et dominée par d'immenses parasols. Ensuite, venaient des femmes du palais, la dalmatique lourdement brodée découvrant une épaule, et chacune portait un ustensile d'or. La procession se terminait par des fillettes, le buste ceint d'une écharpe de coton blanc plissé, ayant, au sommet du crâne rasé, un petit chignon entouré d'une couronne de jasmins ; très sages, ces enfants, dont la plus jeune ne devait avoir guère plus de cinq ans, tenaient entre les paumes de leurs mains allongées l'une contre l'autre, un lotus de papier rouge.

Ayant ainsi lentement défilé dans la grand rue chinoise et le long des quais, la procession revint au palais, où la néophyte fut reçue par huit danseuses tenant en main des fleurs d'or ou d'argent. Sa Majesté introduisit sa fille-dans(Fp137)la salle du trône où priaient des bonzes. Le soir, illuminations et spectacles furent offerts à la foule.

Le mercredi et le jeudi après-midi, le cérémonial fut identique; le vendredi, troisième jour de la fête, la procession eut lieu le matin ; elle se termina par la coupe des cheveux.

En rentrant de sa troisième promenade au travers de la foule l'enfant échange son riche costume contre le vêtement blanc des récipiendaires ; il se rend à la salle du trône, précédé du roi, et suivi de deux servantes qui portent l'une un sabre, l'autre une boîte de bétel et un éventail. Je n'ai pu, à mon grand regret, assister aux rites qui eurent lieu et ne puis en parler que par ce que j'ai lu à ce sujet, ou ce qui m'en a été dit.

Le néophyte est installé sur une natte préparée à cet usage, en face des bonzes. Il salue le roi, les religieux, l'autel de Çiva, ainsi qu'un tronc de bananier enveloppé de soie et couronné en son sommet d'un anneau d'or enrichi d'un diamant. Cet objet représente, dit-on, le Mont Meru, pivot du monde (1). Alors, un bakou allume les cierges de la salle,(1- Etant donné le symbolisme complexe lié à l'idée du pilier cosmique, axe du monde, ce tronc de bananier pourrait être également la représentation du linga : voici un fait qui pourrait confirmer cette interprétation. A Ba-Phnom, site présumé de la capitale de l'ancien Fou-nan, et peut-être le mont Mo-tan où, selon les Chinois, descendait Çiva, se célèbre annuellement une cérémonie en vue d'avoir de bonnes récoltes, cérémonie qui fut

accompagnée de sacrifices humains comme celle du Neak-Ta Bêng, et comporta ensuite, et jusqu'à il y a peu d'années, le sacrifice d'un buffle blanc à la Dame Blanche. Les trois génies du lieu, la Neak-Ta Mesar (Dame Blanche) et ses deux acolytes les Neak-Ta Krâham-Kar (Gorge Rouge) et Sap Than (Tous-les-Cieux) y sont chacun représentés par des cônes recouverts respectivement de soie blanche, rouge et verte. Je sais bien que la présence de la Dame Blanche n'est pas pour infirmer cette interprétation -, mais il se peut que, seul, primitivement, un des génies ait été représenté par un cône, et que, par contagion, on ait donné semblable symbole à ses suivants.

Dans ce cas, Gorge Rouge, dont le nom rappelle étrangement celui de Gorge Bleue, un des surnoms de Çiva, représenterait ce dieu, tandis que la Dame Blanche serait Uma, son épouse qui vainquit le démon-buffle, et que Tous-les-Cieux, suivant la trinité hindoue, représenterait Ganeça. Le fait est d'autant plus curieux que les trois jours de célébration de la cérémonie doivent se passer les jeudi, vendredi et samedi, dont les couleurs sont le vert, le bleu et le noir, le troisième jour étant celui de la Dame Blanche; un autre nom d'Uma, l'épouse de Çiva, était celui de Kali, la déesse(Fp139)noir en relation avec les morts. J'avoue ne pas comprendre pourquoi les couleurs furent changées, sauf peut-être pour la Dame Blanche, le blanc étant la couleur des funérailles. Peu à peu, le culte d'Uma serait plus important que celui de Çiva -, au Cbampà, à Po-Nâgar le d'Uma qui y est appelé la Dame du Royaume, a évincé le culte du linga (Bj- XNIII-281). Au Cambodge, au Prasat Neang Khi au, il est possible (lue le culte de Yama, dieu des enfers, ait été remplacé par celui de Kali (Ad-184)

1 (enseignements sur la cérémonie donnés par M. Rouen, -administrateur de Prey-Veng.)

un achar prie les bonzes de réciter leurs prières, puis, en pâli, implore les dieux de bien vouloir assister à l'Exposition de la Loi que font ensuite les religieux, en tenant en main l'extrémité du fil de coton vierge qui ento% la salle et l'isole des influences mauvaises. Pendant que récitent les prêtres bouddhistes, un bakou s'approche du néophyte, défait le petit chignon placé au sommet de sa tête, divise les cheveux en trois mèches qu'il glisse chacune dans un anneau d'or. Les bonzes, à la demande de l'Achar, récitent les stances (le, bons souhaits, et le roi donne le 'premier coup de ciseaux A chacune des trois mèches, déposant les cheveux sur un plateau d'or, tandis que sonnent les conques ; le% cheveux qui ont été épargnés sont imbibés d'eau lustrale, puis la coupe est achevée par un simple coiffeur. Au Siam, les cheveux étaient solennellement jetés au fleuve ; au Cambodge, autrefois, les mèches étaient jointes aux insignes royaux ; "Il me dit qu'actuellement les cheveux sont jetés dans la fosse du sema central d'une pagode (voir chapitre 'V, p,177).

La cérémonie se continue ensuite dans la cour du palais, au sommet du Mont Meru, ou Kailasa, qui est %présenté par une construction en carton-pâte recouverte de plantes, agrémentée de quelques animaux en terre cuite. C'est sur ce mont, dit la légende, que Çiva coupa les cheveux de son fils Ganeça. Un bakou y conduit le prince, le menant au bout d'une longue canne. Le roi, qui représente Çiva, arrose le néophyte sous un dais blanc. Au Siam, le prince était installé sur une représentation du lac Anotatta, qui, sur le sommet du Meru, est la source des quatre grands fleuves terrestres et l'eau de la douche, comme celle de ces quatre fleuves majeurs, se déversait par les bouches d'un cheval,(Fp139)d'un éléphant, d'un boeuf et d'un lion ; au Cambodge, le roi se sert de l'eau de quatre aiguières qui représentent chacune un des grands fleuves. Pendant ce temps, le canon tonne et le Résident Supérieur, monté lui aussi sur le sommet de la montagne, assiste au rite. Un bakou essuie la face du baptisé avec une serviette blanche et met sur son crâne rasé une épaisse couronne de coton blanc destinée à éloigner les influences mauvaises ; elle devra être gardée durant trois jours. On lave les pieds de l'enfant à sa descente du mont.

Après avoir revêtu un costume d'apparat, le prince retourne dans la salle du trône où il n'y a plus à présent de bonzes. Il se place sur la même natte qu'il occupait lors de la tonte de la houppe et, s'appuyant sur un coussin, tient entre ses bras le trône de bananier habillé de soie. L'heure propice étant arrivée, les brahmes encerclent l'enfant et son père. Ils accomplissent le rite du Tour des Disques, rite pratiqué dans la plupart des cérémonies. Les disques à poignée, nommés popil, sont au nombre de sept, comme les planètes. On y fiche une bougie allumée et les assistants se les repassent de main en main, de droite à gauche, et en commençant par l'Est, en ayant soin de rabattre la flamme vers les personnages honorés. Ce tour se répète trois fois, d'après Leclère, dix-neuf fois, selon Moura qui ajoute que « les Khmèrs prétendent que chaque tour est un hommage rendu à chacune des âmes du néophyte, qui est censé en avoir, d'après ce compte, dix-neuf (1). » Alors retentissent les conques tandis que l'enfant boit une eau de riz mêlée au suc d'une noix de coco.

Un bakou plante les sept popil dans un bol de riz grillé ; un autre couvre d'onguent trois feuilles de bétel qu'il enflamme puis éteint ; avec l'onguent carbonisé de l'une, il dessine entre les deux yeux une sorte de point d'interrogation renversé, dont la boucle est à droite pour un garçon, à gauche pour une fille : Çiva, lui, avait un troisième oeil au milieu du front. Puis, avec l'onguent de chacune des deux autres feuilles de bétel, le bakou dessine(Fp140) sur les paumes une circonférence entourant un point. Alors le héros de la fête salue son père, et, tandis-que résonnent à nouveau les conques, le roi le bénit, et l'oint au front et aux mains avec de l'huile consacrée. L'orchestre brahmanique joue cependant que l'assistance s'incline.

Le mariage d'un prince est une cérémonie rare car les rites ne s'accomplissent que pour l'union de deux personnes tic sang royal. Les unions avec la cour siamoise ayant cessé, il n'y a que des mariages consanguins assez peu fréquents, la plupart des princesses restant vierges et les princes prenant (let; concubines. Lorsqu'un mariage est célébré, le premier jour se passe en exorcismes, le second en cérémonies bouddhisme au troisième, tandis que les bakous soufflent des conques les mariés prennent place sous un dais placé audessus d'une estrade, et le roi les arrose d'eau lustrale.

On l'a vu, sitôt le roi mort, un Conseil des Grands nomme son successeur. Mais les cérémonies du couronnement ne prennent lieu qu'après l'incinération du défunt. Elles début- par l'introduction solennelle du souverain dans les appartement royaux. Le Bouddha est porté en tête de la procession ; suivent des fonctionnaires tenant deux défenses d'éléphant et deux défenses de rhinocéros ; puis des filles n'honneur vierges, dont l'une porte l'Epée Sacrée, et dont quatre représentent les points cardinaux ; ces dernières ont le buste ceint d'une écharpe jaune, celle du Midi ayant seule une écharpe blanche « couleur de diamant », et, tandis quo Levant et Midi tiennent des fleurs d'or, Occident et Septentrion ont en main des fleurs d'argent. Viennent des demoiselles d'honneur tenant chacune un plateau ; sur l'un -l'eux, un sac d'argent figure le Trésor Royal ; sur l'autre, un morceau de marbre est symbole de la stabilité de la de ; sur le troisième plateau se trouve une citrouille, fruit dont les graines servent au Cambodge contre la fièvre et (lui est emblème de fraîcheur, tandis que sur le quatrième t'lit placé un sac de laque dorée représentant la vertu royale. la dernière jeune fille tient une chatte, servante de la maison.(Fp141)

Douze filles encore portent les ustensiles d'or du palais, précédant les princesses et les femmes de dignitaires, les fonctionnaires et les bakous. On offre des sucreries et deux têtes de porc aux géants gardiens de l'escalier, tandis que retentissent les conques et la musique brahmanique. Le ministre du Palais introduit le roi dans les appartements où

viennent le saluer les membres de la famille et les dignitaires. Puis le roi va honorer les urnes funéraires de ses ancêtres.

Des pavillons légers, construits pour l'occasion autour de la salle du trône, contiennent des offrandes aux Tévodas. Dans le pavillon du Sud-Ouest, au deuxième jour, le chef des Horas, de blanc vêtu, monte invoquer les dieux et leur demander de bénir le nouveau souverain. Celui-ci, vêtu de la couleur du jour, escorté de huit filles portant les unes des fleurs d'or ou d'argent, les autres les attributs royaux, se rend dans la salle du trône pour allumer le cierge dit « Cierge de la Victoire », qui ne peut être allumé que par le feu du ciel (foudre ou feu obtenu par une lentille) et qui devra brûler pendant un mois sans s'éteindre. Le roi fait ensuite une distribution de vêtements aux bonzes qui récitent des prières de bons souhaits, tandis que l'on frappe gongs et tambours.

Ces prières se renouvellent les jours suivants et les bakous consacrent l'eau qui servira au Sacre. Enfin, le cinquième jour est celui du couronnement.

Le souverain, vêtu de blanc - huit femmes à sa droite, huit femmes à sa gauche tiennent chacune un bouton de lotus - se dirige vers le pavillon de l'ondoïement dressé devant la salle du trône. Un bakou lui présente les statues çivaïtes que le chef des Horas prie d'assister à la fête. Dans le pavillon, le roi s'installe au centre d'une plaque d'or posée sur des feuilles de ficus, où les bakous l'arrosent au son des conques et du canon.

Cet ondoïement, l'abhicheka des textes sanscrits, est représenté sur un fronton du temple de Vat Eng Khnà VIIe siècle). On y voit le souverain aspergé avec de l'eau contenue dans une conque. Sur le registre supérieur du(Fp142)linteau est représentée une manifestation de Çiva dans le linga On peut supposer que, « de même que, sur le registre supérieur, Çiva se manifeste, rayonnant, dans toute sa gloire, aux yeux de Brahmâ et de Vichnou, ainsi, probablement sur le registre inférieur, le roi, comme lieutenant de Çiva sur la terre, est supposé briller par sa puissance et sa sagesse parmi ses sujets. Et comme, pendant le culte, le pilier ardent qu'est le linga est arrosé par les eaux rafraîchissantes du Gange, ainsi le souverain, pendant l'abhicheka, subit la même cérémonie des mains des principaux brahmanes (1)» Aux Indes, le principe de l'onction multiple qui consacre le roi « est que toutes les eaux célestes et terrestres, réunies dans quatre vases, sont répandues sur lui (2). » De même, a au Siam, l'eau du sacre doit provenir des principales rivières, des grandes mares sacrées, et de chacune des dix-sept provinces.

Une fois le monarque baigné, un bakou lui présente une branche de l'arbre Chey pruk « symbole du pouvoir suprême et du bonheur éternel (3). » On lave les pieds du roi avec de l'eau de coco mêlée à des essences aromatiques, puis le souverain pénètre dans le palais pour changer de vêtements. Il réapparaît, précédé de seize femmes et du Grand-Prêtre, pour recevoir les fonctionnaires européens, honorer les divinités, faire aux bonzes l'aumône du riz. Ensuite, il prend place sur un tapis recouvert de cotonnade blanche. Il est entouré de huit bakous placés aux points cardinaux et intercardinaux. Le tam-tam bat sur un rythme consacré ; le Grand-Prêtre place dans la main droite du roi une statue de Çiva, dans sa gauche une statue de Vichnou. Chacun des bakous, en commençant par celui de l'Est, et dans le sens des positions du soleil dans le ciel, s'avance et récite une formule dite de préservation ; chaque fois, le roi se tourne vers le récitant et fait ainsi face successivement aux points cardinaux. Au Siam, pour cette cérémonie, le souverain est(Fp143) assis sur un trône octogonal, et chaque fois qu'il se tourne vers l'un des points cardinaux, il s'oingt avec l'eau lustrale contenue dans une conque placée de ce côté.

Ensuite, lecture est faite des titres royaux inscrits sur une feuille d'or et le chef du protocole remet au roi, qui les touche, les insignes de la puissance. Ce sont le trône, le parasol à sept étages : celui-ci représente les étages du monde autour du pivot central ; il est habité par un génie puissant que les légendes cambodgiennes représentent comme guidant le souverain de ses conseils, et la salle du trône où se trouve le parasol s'appelle « la salle où le deva conseille ». Les autres insignes sont l'Epée Sacrée, le sceau royal, la tiare pointue, le chapeau à larges bords, semblable à un feutre mexicain et qui rappelle, dit-on, la légende du Vieillard-aux-Concombres, le jardinier qui devint roi (1 Au sujet de la légende du Vieillard-aux-Concombres,) - et les mules.

Alors s'avance le chef des bakous, et, levant ses mains au-dessus de sa tête, puis au-dessus de la tête du roi, il salue les points cardinaux et présente le royaume à son Maître qui l'accepte solennellement. A ce moment, le roi boit de l'eau lustrale dans une conque, et les ministres posent sur ses épaules un manteau rouge brodé d'or. Dans l'Inde ancienne, le Grand-Prêtre posait un manteau qui, avec sa doublure, représentait l'arnion et le chorion, faisant ainsi naître le souverain « de ce qui est la matrice de la royauté (2)».

Le Gouverneur Général pose alors sur la tête du roi la tiare pointue, et le souverain gravit les marches du trône, au son des instruments rituels que couvre le bruit du canon. Il reçoit des dignitaires les sceaux dont les investit son prédécesseur, sceaux qu'il rend après les avoir touchés. Ceci fait, le Gouverneur Général lui remet l'Epée Sacrée : les innovations du Protectorat font ainsi que le chef de l'Indochine Française remplace le prêtre des vieux rituels indous qui « remettait le sabre au roi en lui disant : « Tu es le foudre d'Indra (3) ».

Un peu plus tard, le roi reçoit l'hommage des femmes(Fp144) dans ses appartements. - Puis, l'après-midi, on -fait autour de sa Majesté circuler sept popils, chacun faisant dix-neuf cercles.

Enfin, le sixième et dernier jour, le souverain accomplit la marche royale qui est une prise de possession du royaume, et qui est citée dans les plus anciens textes de l'Inde. Partant de son palais, situé à l'Est du périple qu'il accomplira, comme toutes les circumambulations sacrées ou pradakchina, en ayant l'épaule droite tournée vers le centre, le roi, couronné de la tiare pointue, est porté en palanquin, dans une escorte immense, jusqu'à une première station au Sud. Le chef des bakous l'y attend et lui présente de l'eau lustrale, dont il se lave la face, en versant quelques gouttes à terre pour en prendre possession. Sa Majesté met alors une coiffure à cinq pointes et monte sur un char trainé par six chevaux et conduit par deux cochers portant une sorte de casque moyenâgeux. A l'arrêt Ouest, la même cérémonie d'ablution et d'aspersion se renouvelle. Cette fois le souverain se coiffe du chapeau à larges bords et monte un cheval. A l'arrêt Nord, une fois l'eau bue et répandue, le monarque, portant un casque d'or à pointe, monte sur un éléphant pour faire sa rentrée au Palais. Il marque la fin des solennités en éteignant le Cierge de la Victoire.

Je pense avoir assez montré de ressemblances entre les cérémonies du Sacre cambodgien et celles de l'Inde ancienne. Le rituel de la mort semble beaucoup plus complexe: il est aussi beaucoup plus facilement imprégné des coutumes locales : tout le monde meurt, s'il y a peu de couronnés, et les règles pour les funérailles d'un souverain devaient nécessairement se ressentir de celles qu'on observait pour son entourage.

Le roi mourant doit être transporté dans une salle spéciale attenante à la salle du trône : il y est placé face à l'Est, sous le parasol à étages. Le lit est entouré et surmonté d'images bouddhiques, en obéissance à la croyance qui veut que « les hommes qui ont fait du mal, jusqu'à cent ans, s'ils pensent au Bouddha au moment de mourir, obtiendront tous(fp145)

de naître en haut du ciel (1) ». Huit bonzes récitent des prières, tandis que deux achars surveillent les derniers souffles ; lorsqu'ils ont reconnu l'avant-dernier souffle, ils allument un cierge, dont le feu est communiqué à une lampe qui servira à allumer le bûcher funéraire. Cette lampe est placée avec divers objets sur une coupe en argent ou une corbeille à paddy contenant un bol de riz blanc. Les objets de cette coupe ou de cette corbeille seront distribués à ceux qui participeront à la cérémonie pour qu'ils les portent à la procession funèbre, sauf une pièce d'étoffe de coton blanc qui servira à la confection d'oriflammes qu'on déposera au pied d'un figuier sacré ou sur un stupa. « Le paddy servira de semence, comme symbole du samsara, c'est-à-dire de la succession -des naissances et des morts (2) ».

Lorsque l'agonie a cessé, les achars placent entre les mains du mort les offrandes que celui-ci présentera aux Saintes Reliques du Bouddha. Puis, tandis que, dans la salle du trône, on nomme le nouveau roi, les achars posent sur les neuf ouvertures du corps des morceaux d'or ou d'argent ayant la forme de la feuille dit figuier sacré et portant chacune une courte invocation en pâli. Plus tard, le nouveau souverain procède, au son des conques marines, à la toilette du cadavre placé sur un lit spécial. Les princes, les ministres, l'arrosent d'eau parfumée, cependant que les huit bonzes récitent la victoire du Bouddha sur le Mal, chant où l'illumination du Sage est comparée à l'abhicheka. Les assistants prennent « cinq cierges de cire d'abeille et cinq bâtonnets odoriférants qu'ils allument en demandant pardon des fautes et des offenses qui purent être faites au mort pendant qu'il était encore en vie (3). » Le nouveau roi pose un masque d'or sur la face du défunt et le couronne de la tiare pointue. Le soir, on apportera au cadavre son repas et deux dames du palais agiteront des éventails au-dessus de lui pendant tout le temps de ce funèbre repas. Il y a des pleureuses et un orchestre. Douze bonzes se relayent la nuit pour prier.(fp146)

Le lendemain, neuf oriflammes sont placées autour de la salle mortuaire. Les bakous ont sonné par trois fois des conques, et l'on procède une nouvelle fois au lavage du corps. On introduit dans la bouche du mercure et une pièce d'or, et l'on remet en place le masque. Puis, avant d'intro(Mire le corps dans la grande urne mortuaire, on le ficelle a dans la position agenouillée de la prière comme s'il implorait le Bouddha (1). »

Je crois plutôt que cette façon de faire vient d'un passé reculé : le corps n'a que bien vaguement, avec ses genoux à hauteur du menton sous les mains jointes devant la figure, la position d'un Cambodgien en prière, tandis que nombreuses sont, en Asie, les urnes préhistoire où les cadavres étaient enfermés ainsi. Des fonctionnaires, qui jouent également un rôle dans l'abhicheka, mettent le corps dans l'urne. M. Quaritch Wales, dans son étude sur les cérémonies siamoises, s'est attaché à démontrer que les rites de la mort - comme ceux de la Tonte de la Houppes et du Couronnement - sont aussi des rites de renaissance.

De fait, l'on s'est demandé si la pose des cadavres dans les urnes préhistoriques ne copiait pas celle du fœtus dans la matrice, de même que les shintoïstes japonais font prendre aux morts qu'ils enterrent la position de l'embryon. Ainsi ficelé, le cadavre est enveloppé d'un linceul avant d'être placé dans l'urne. Le roi place le masque d'or à hauteur du visage, couronne la tête de la 1 tiare pointue dont il brise la cime, et l'on verse dans l'espace libre (les liquides désinfectants. Cette urne d'argent doré, une fois fermée et placée dans une autre urne de bois, restera de longs mois - presque deux ans pour Norodom sui, un catafalque spécialement dressé à cet usage, où le souverain régnant, plusieurs semaines après le décès, ayant fait connaître son nom posthume à l'esprit du mort, lui demandera de bien vouloir prendre place.

Pendant tous les mois que l'urne repose dans la chapelle ardente la veillée funèbre est accomplie sans interruption. Les princes de sang se succèdent à tour de rôle; des membres (fp147) de la famille doivent chaque jour participer aux prières que seize religieux de chacun des grands monastères de Phnompenh viennent réciter en tenant les trois longues bandes d'étoffes qui sortent de l'urne ; seize gardes se partagent une veille pendant laquelle ils ne doivent pas un seul instant quitter le catafalque. Quatre fois par jour arrivent autant de pleureuses que le défunt avait d'années. Un orchestre est attaché au service sacré, et des repas sont apportés aux heures où le mort avait coutume de les prendre.

Trois fois par jour, on enlève les sanies évacuées par le côté Ouest pour les transporter en grande pompe vers, la berge d'où une jonque va les jeter au centre des Quatre Bras.

Dans l'enclos réservé aux crémations s'élèvent pendant ce temps les constructions destinées à la dernière cérémonie. Elles forment comme un petit temple : au centre, le Môn, qui représente le mont Meru, est fait de très hautes colonnes de bois d'essences spéciales, recouvertes de mousseline blanche ornée d'or ; aux angles extérieurs de cet édifice en croix, se trouvent des « sortes de dioramas avec cartonnages et poupées animées par des mouvements de mécanique, mélange disparate autant qu'anachronique de jouets européens et de peintures cambodgiennes représentant les scènes religieuses et légendaires (1). »

Le terrain est enclos en son pourtour de galeries ouvertes à l'intérieur et percées, au milieu des quatre côtés correspondant exactement à l'un des points cardinaux, d'une porte gardée par deux statues géantes ; aux angles de cet enclos, quatre tourelles représentent les « quatre fleurs » de l'illumination et sont surmontées d'une plate-forme d'où l'on jette au peuple, journallement, des citrons renfermant une pièce commémorative, et des boulettes de vernis contenant un billet en étoffe avec l'indication du don qui doit être remis par le Trésor à qui l'apportera. Citrons et boules imitent les fruits de certain arbre magique, qui satisfait tous les désirs. (fp148)

L'urne royale est emmenée de la chapelle ardente au Môn en une immense procession. Des orchestres siamois, malais et Chinois ; une musique militaire européenne ; des soldats ; des porteurs d'étendards à pied et des porteurs d'étendards à cheval ; des porteurs de parasols ; des fonctionnaires cambodgiens vêtus de la tunique de gaze et coiffés du chapeau blanc en calice renversé ; des palanquins avec des reliques : le défilé s'allonge interminablement. On y voit aussi d'énormes animaux en carton-pâte, autant que le mort comptait d'années (le calendrier cambodgien est formé de cycles à noms d'animaux), et chacun porte des robes de bonze pliées, qui seront distribuées pour acquérir des mérites au défunt.

Il y a aussi une effigie de rhinocéros, qui porte le feu sacré brûlant dans une petite lampe d'or enfermée dans une lanterne d'or : à Angkor, déjà, le rhinocéros est porteur du feu sacré. Il y a des palanquins où les chefs des bonzes tiennent les textes sacrés ; une litière où se trouve un fils du disparu ayant attaché à sa tête l'extrémité d'une longue bande de toile qui sort de l'urne ; dans une autre litière se trouve encore un enfant du défunt qui jette du riz grillé dans la foule. Le char funéraire, attelé de six chevaux, tiré en outre par cent hommes vêtus et coiffés de rouge, est une construction géante formée de cinq étages comme une superposition de pirogues de tailles décroissantes, masse dorée sur laquelle sont assises seize danseuses coiffées de la tiare poin

Tout en haut, dans un petit pavillon aux mousselines blanches lamées d'argent que des embrasses retiennent aux angles, deux fils du mort se tiennent près de la grande urne ait

sommet effilé. Viennent encore des cavaliers, des porteurs de pavois, de parasols, des chambellans portant les services royaux, et puis, de blanc vêtues, tête rasée, les femmes suivent à pied...

La procession fait le pradakchina autour de la ville en sens inverse du pradakchina ordinaire, et donc en allant (le l'Est vers le Nord et en ayant l'épaule gauche tournée vers le centre. Elle s'arrête à chacun des quatre points cardinaux, où prient autant de bonzes que le roi disparu avait d'années ; un autre pradakchina recommence autour du(fp149)même dans le bruit du canon, des conques, des tambourins, des trois « Hou 1 » rituels poussés par la foule.

L'urne, hissée en grande pompe au sommet du catafalque érigé au centre du môn, demeure plusieurs jours pendant lesquels les pleureuses viennent régulièrement chanter, à l'accompagnement d'un orchestre brahmanique. Aux quatre tourelles de l'enclos, des bonzes, en nombres multiples des points cardinaux - seize dans chaque tour pour les funérailles de Norodom, huit pour celles de Siso wath - prient nuit et jour. Le soir tombé, s'allument des fusées, « des fleurs scintillantes qui se balancent quelques instants sur leurs tiges flexibles (1) », et des ballons lumineux s'envolent « en offrande au Bouddha pour le mérite du Iroi défunt (2) ». Des spectacles : danses, cinéma, luttes, théâtres d'ombres sont offerts à la foule.

Des lectures de sermons sont faites dans l'enclos. Puis, à minuit, les pleureuses reviennent, on fait évacuer l'intérieur des bâtiments. « Alors », dit M. Marchal à propos des solennités en l'honneur de Sisowath, « dans le silence impressionnant de la nuit, s'élève le chant des pleureuses groupées dans la branche Ouest du Môn. L'eff et est grandiose : l'intérieur du Môn avec l'urne qui se profile dans le ruissellement de lumières, sous les plis de longues draperies blanches constellées d'étoiles d'or encadrant le piédestal, forme un décor qui s'harmonise avec les lamentations funèbres des femmes scandées par le rythme bref d'un tambour qu'accompagnent les modulations d'un flageolet plaintif (3) ».

Lorsqu'arrive le jour de l'incinération, le souverain régnant invite respectueusement son prédécesseur à descendre du catafalque. L'urne est transportée dans le petit « pavillon des parfums » situé à l'angle sud-ouest de l'enclos. Ce qui reste du corps est lavé à l'eau de coco mêlée de parfums, les bijoux sont enlevés et, fondus, ils serviront à faire une statue du Bouddha qui sera consacrée dans le Môn et sera enfermée dans le même stupa que les cendres. Puis les ossements sont replacés dans une urne de santal.(fp150)

J'ai déjà dit que les rites de la mort, comme ceux de la Tonte de la Houpe et du Sacre, sont très probablement des rites de renaissance. On n'a pas, à ma connaissance, fait état pour cette hypothèse de l'emploi de l'eau de coco. Celle-ci, en se solidifiant dans le fruit, se transforme en un germe qui, perçant la coque dure, devient arbre : c'est, comme l'oeuf, un symbole facile de naissance. On en fait boire au néophyte, lorsque, cheveux coupés, nouveau nom donné, il va être marqué au front et aux paumes pour entrer dans une vie nouvelle. Le souverain, une fois baigné par les eaux lustrales a les pieds lavés d'eau de coco, avant la cérémonie où lui sera conférée la puissance et où, par le manteau, il naîtra « de ce qui est la matrice de la royauté ». De même, dans les funérailles, on lave les restes avec de l'eau de coco avant le dernier acte de la cérémonie avant l'incinération...

Pendant ce temps, au sommet du catafalque diminué de hauteur, on a préparé le bûcher sur une couche de terre isolante. Quand l'urne y est placée, les assistants déposent sur le bois ' des fleurs en copeaux de santal aux teintes pâlies (le feuilles d'automne. Tandis que le canon tonne un nombre (le fois égal au nombre des années du mort, le Roi, de la flamme allumée au moment du dernier souffle, met le feu à la mèche soufrée qui traverse

en sa longueur un dragon de bois doré. « Le feu se propage dans une traînée éblouissant au milieu de la fumée et des crépitements des pétards jusqu'au bûcher (1) » d'où partent des fusées imitant les cris d'animaux.

Toute la nuit le bûcher brûle, attisé par les gardes vigilants. Le lendemain, après que les ministres ont fait tourner les popils autour du foyer éteint, se célèbre le rite de « retourner l'image » : une figurine d'homme, face à l'Est est faite avec les cendres, effacée, puis refaite, mais tournée face à l'Ouest. Puis les proches du roi séparent avec des tamis les ossements des cendres, les arrosent avec de l'eau parfumée. Les bonzes, encore une fois, récitent les prières (fp151) en tenant la longue bande d'étoffe blanche qui repose alors sur les derniers restes. Les résidus du bûcher sont immergés en pompe au milieu du fleuve, tandis que l'urne contenant les cendres royales est solennellement transportée au palais, en attendant d'être enfermée dans un stupa.

Dès lors, chaque année, le roi célébrera l'anniversaire de la mort de son prédécesseur, des prières étant dites par les bakous, et par des bonzes aussi nombreux que le disparu avait d'années.

Une autre cérémonie dont la date change à chaque règne est celle de l'anniversaire du roi. Celui-ci reçoit une douche purificatoire, et des bonzes, autant qu'il a d'années plus une, récitent des prières. Depuis le règne de Sisowath, a lieu par la même occasion la prestation de serment des fonctionnaires qui, auparavant, se renouvelait deux fois l'an. Les fonctionnaires, à jeun, et ne portant aucun bijou, doivent boire une eau consacrée par les bakous qui y trempent solennellement diverses armes, à commencer par l'Épée Sacrée et la Lance du Vieillard -aux-Concombres, et en finissant par des engins plus modernes : les dieux pris à témoins retourneront contre les parjures la puissance de ces armes. Les prestataires, par groupes de huit, écoutent, avant de boire, la formule du Serment, presque semblable à celle qui fut inscrite sous le règne de Suryavarman Ier. dont elle ne semble être qu'une adaptation aux exigences créées par la conversion du Cambodge au bouddhisme. La formule est répétée mot par mot et chaque fonctionnaire doit avaler sans hésitation le contenu de la coupe qui lui a été présentée, et se mouiller la tête avec les quelques gouttes restantes.

La même cérémonie est répétée pour les princes, pour les femmes du Palais. De l'eau consacrée est envoyée en province aux fonctionnaires qui n'ont pu se rendre à PhnomPenh, et qui doivent la boire devant leur gouverneur. .

Une année, bientôt, va s'achever. Il faut, avant de se (fp152) préparer à célébrer l'année nouvelle, exorciser le palais des influences néfastes qu'il aura pu recevoir. Cette cérémonie a lieu quelques semaines avant le nouvel an. Le palais est entouré de cordons isolateurs en chaume et en coton vierge.

Des prières sont dites. Au premier jour est allumé le Cierge (le la Victoire ; au troisième jour, tous les assistants sont Munis d'un " sceptre précieux » fait d'une pointe de palme nouée au tiers sur laquelle est écrite une formule de protection ; tous sont coiffés d'une couronne de coton. . Le roi donne le signal en tirant un coup de revolver, et les gens autour de lui font le plus de bruit qu'il leur est possible tandis que le canon commence à tonner : il tonnera toute la nuit'

Puis voici le Nouvel An. Au ciel, chaque année,, un fils de dieu différent* entraîne à sa suite la multitude céleste. Le clerc donne, selon le calendrier dressé par les Hora8, la description du dieu qui fut chef en 1910 « Il sera vêtu de noir, orné de pierres précieuses, de fleurs de lotus qu'il portera derrière l'oreille ; il mangera du sang. De sa main droite il

tiendra l'arc et de sa main gauche il tiendra le trident. Il montera sur le cochon et sera le grand chef de la route. Il entraînera toute la multitude des dieux du ciel qui sont cent mille fois dix millions, tous splendidement vêtus, le corps oint de parfums, d'onguents, parés, ornés, purifiés, jolis, tous divers (1) ».

Chaque année cette multitude se rend dans la caverne de cristal du mont Kailasa prendre « la sainte tête de Kapila (2) le Maha-Brahma, déposée sur un plateau (l'or (3) ». Elle lui fait faire autour du mont Meru le même périple que le soleil, puis la Sainte Tête est déposée à nouveau dans sa caverne de cristal. Alors, les divinités s'en vont se baigner dans le lac Anotatta, qui est parfaitement rond, gardé par un roi des Nagas ; quatre fleuves en sortent par les bouches de quatre têtes de cristal, celles du lion, du taureau, du cheval, de l'éléphant. Puis, dans un pavillon édifié tout spécialement par l'architecte du Paradis d'Indra, let, d eux vont tous « observer les préceptes afin d'être heureux, (fp153) sans péchés, prospères, et d'atteindre la vieillesse ». De même, sur terre, on fera la circumambulation autour de tas de sable qui représentent le mont Meru, on se purifiera, et l'on écoutera les saints préceptes.

Les réjouissances commencent trois jours avant le nouvel an par un grand nettoyage. On prépare dans la cour de la Pagode d'Argent huit monticules de sable. Au soir, les lampes sont toutes allumées, afin que dieux et ancêtres puissent visiter la terre. Le lendemain, les gens dans leurs beaux atours, vont faire le pradakchina autour des tas de sable auxquels ils ajoutent quelques poignées ; ils font aussi le tour du rocher artificiel qui s'élève dans la cour. Des bonzes ' nuit et jour, viennent prier et dire les paroles du Sage. Au sixième jour des fêtes, le roi baigne solennellement les statues de Vichnou et Çiva, puis il est lavé par les femmes. Au septième jour, les femmes baignent les chefs des monastères qui sont venus dans l'enceinte du palais.

Quelques semaines après le nouvel an, a lieu la cérémonie du Premier Sillon. Ce fut par une fête semblable que jadis le roi de Mithila découvrit, dans la terre qu'il avait entr'ouverte, Sita, qui devint l'épouse de Ràma. Ce fut également par une telle fête que les nourrices abandonnèrent, pour aller voir ce qui se passait, le jeune Çakyamuni au pied d'un arbre ; elles l'oublièrent longtemps, mais, lorsqu'elles revinrent, elles s'aperçurent que l'ombre de l'arbre était restée stationnaire afin de protéger le bébé du soleil.

En Chine également, le premier labour donnait lieu à une grande cérémonie, précédée de sacrifices, que célébrait le Fils du Ciel dans un champ consacré ; « guidé par le Grand Scribe qui criait à haute voix les mouvements à accomplir, il conduisait lui-même la charrue, et traçait trois sillons, les ministres en faisaient neuf, les grands -officiers, les nobles et enfin les paysans complétaient le labourage des mille arpents... La cérémonie du labourage était répétée partout, par les princes dans leurs fiefs où ils avaient un champ de cent arpents, par les vassaux dans leurs domaines, et,(fp154)

jusque dans les cantons et les villages, le rite de « remuer la terre » s'accomplissait (1) ».

Au Cambodge, le rite se passa it dans une rizière sacrée, et nul dans le royaume ne pouvait faire pénétrer le soc dans lit terre avant qu'il n'eût été accompli ; mais, de même qu'aujourd'hui, la rizière sacrée n'existant plus, on répète les anciens gestes dans le terrain des incinérations princières, de même le paysan n'attend plus qu'ils aient été faits pour remuer son champ.

Ce premier labour dut pourtant être d'importance grave il est exécuté par le même personnage qui jouerait le rôle de Roi Temporaire si la coutume existait encore. Roi pen-trois jours, ce personnage devait alors accomplir la Dangereuse cérémonie du Brûlage du